

le solliciteur intimidé en sa présence, c'est moi qui ai eu l'honneur de vous donner des leçons d'écriture à l'école de Brienne. — Le beau f... élève que vous avez fait là ! interrompit vivement le premier consul, je vous en fais mon compliment ! » Puis il se mit à rire le premier de sa vivacité, et adressa quelques paroles bienveillantes à ce brave homme, dont un tel compliment n'avait point rassuré la timidité. Peu de jours après, le maître reçut du plus mauvais, sans doute, de tous ses élèves de Brienne (on sait comment l'empereur écrivait), une pension qui suffisait à ses besoins.

Un autre des anciens professeurs du premier consul, M. l'abbé Dupuis, avait été placé par lui à la Malmaison, en qualité de bibliothécaire particulier. Il y résidait toujours, et y est mort. C'était un homme modeste, et qui passait pour instruit. Le premier consul le visitait souvent dans son appartement, et il avait pour lui toutes les attentions et tous les égards imaginables.

.....

CHAPITRE IX.

Proclamation de la loi sur les cultes. — Conversation à ce sujet. — La consigne. — Les plénipotentiaires pour le concordat. — L'abbé Bernier et le cardinal Caprara. — Le chapeau rouge et le bonnet rouge. — Costume du premier consul et de ses collègues. — Le premier *Te Deum* chanté à Notre-Dame. — Dispositions diverses des spectateurs. — Le calendrier républicain. — La barbe et la chemise blanche. — Le général *Abdallah*-Menou. — Son courage à tenir tête aux Jacobins. — Son pavillon. — Sa mort romanesque. — Institution de l'ordre de la légion d'honneur. — Le premier consul à Ivry. — Les inscriptions de 1802 et l'inscription de 1814. — Le maire d'Ivry et le maire d'Evreux. — Naïveté d'un haut fonctionnaire. — Les *cinq-z-enfans*. — Arrivée à Rouen du premier consul. — M. Beugnot et l'archevêque Cambacérés. — Le maire de Rouen dans la voiture du premier consul. — Le général Soult et le général Moncey. — Le premier consul fait déjeuner à sa table un caporal. — Le premier consul au Havre et à Honfleur. — Départ du Havre pour Fécamp. — Arrivée du premier consul à Dieppe. — Retour à Saint-Cloud.

Le jour de la proclamation faite par le premier consul, de la loi sur les cultes, il se leva de bonne

heure, et fit entrer le service pour faire sa toilette. Pendant qu'on l'habillait, je vis entrer dans sa chambre M. Joseph Bonaparte avec le consul Cambacérés.

— Eh bien ! dit à celui-ci le premier consul, nous allons à la messe ; que pense-t-on de cela dans Paris ?

— Beaucoup de gens, répondit M. Cambacérés, se proposent d'aller à la première représentation et de siffler la pièce, s'ils ne la trouvent pas amusante.

— Si quelqu'un s'avise de siffler, je le fais mettre à la porte par les grenadiers de la garde consulaire.

— Mais si les grenadiers se mettent à siffler comme les autres ?

— Pour cela, je ne le crains pas. Mes vieilles moustaches iront ici à Notre-Dame, tout comme au Caire ils allaient à la mosquée. Ils me regarderont faire, et en voyant leur général se tenir grave et décent, ils feront comme lui, en se disant : *C'est la consigne !*

— J'ai peur, dit M. Joseph Bonaparte, que les officiers-généraux ne soient pas si accommodans. Je viens de quitter Augereau qui jette feu et flamme contre ce qu'il appelle vos capucinades. Lui et quelques autres ne seront pas faciles à ramener au giron de notre sainte mère l'église.

— Bah ! Augereau est comme cela. C'est un braillard qui fait bien du tapage, et s'il a quelque petit cousin imbécille, il le mettra au séminaire pour que j'en fasse un aumônier. A propos, poursuivit le premier consul en s'adressant à son collègue, quand votre frère ira-t-il prendre possession de son siège de Rouen ? Savez-vous qu'il a là le plus bel archevêché de France. Il sera cardinal avant un an ; c'est une affaire convenue.

Le deuxième consul s'inclina. Dès ce moment, il avait auprès du premier consul bien plutôt l'air de son courtisan que de son égal.

Les plénipotentiaires qui avaient été chargés de discuter et signer le concordat étaient MM. Joseph Bonaparte, Crétet et l'abbé Bernier. Celui-ci, que j'ai vu quelquefois aux Tuileries, avait été chef de chouans, et il n'y avait rien qui n'y parût. Le premier consul, dans cette même conversation dont je viens de rapporter le commencement, s'entretint avec ses deux interlocuteurs, des conférences sur le concordat. « L'abbé Bernier, dit le » premier consul, faisait peur aux prélats italiens par la véhémence de sa logique. On aurait dit qu'il se croyait au temps où il conduisait les Vendéens à la charge contre les bleus. » Rien n'était plus singulier que le contraste de ses » manières rudes et disputeuses, avec les formes

» polies et le ton mielleux des prélats. Le cardinal
 » Caprara est venu il y a deux jours, d'un air ef-
 » faré, me demander s'il est vrai que l'abbé Ber-
 » nier s'est fait, pendant la guerre de la Vendée,
 » un autel pour célébrer la messe, avec des cada-
 » vres de républicains. Je lui ai répondu que je
 » n'en savais rien, mais que cela était possible.
 » Général premier consul, s'est écrié le cardinal
 » épouvanté, ce n'est pas *oun* chapeau rouge, mais
 » *oun* bonnet rouge qu'il faut à cet homme !

» J'ai bien peur, continua le premier consul,
 » que cela ne nuise à l'abbé Bernier pour la bar-
 » rette. »

Ces messieurs quittèrent le premier consul lors-
 que sa toilette fut terminée, et ils allèrent se pré-
 parer eux-mêmes pour la cérémonie. Le premier
 consul porta ce jour-là le costume des consuls,
 qui était un habit écarlate, sans revers, avec une
 large broderie de palmes en or sur toutes les cou-
 tures. Son sabre, qu'il avait apporté d'Égypte,
 était suspendu à son côté pas un baudrier assez
 étroit, mais du plus beau travail et brodé riche-
 ment. Il garda son col noir, ne voulant point met-
 tre une cravate de dentelle. Du reste il était comme
 ses collègues, en culotte et en souliers. Un cha-
 peau français, avec des plumes flottantes, aux trois
 couleurs, complétait ce riche habillement.

Ce fut un spectacle singulier pour les Parisiens,
 que la première célébration de l'office divin, à
 Notre-Dame. Beaucoup de gens y couraient
 comme à une représentation théâtrale. Beaucoup
 aussi, surtout parmi les militaires, y trouvaient
 plutôt un sujet de raillerie que d'édification. Et
 quant à ceux qui, pendant la révolution, avaient
 contribué de toutes leurs forces au renversement
 du culte que le premier consul venait de rétablir,
 ils avaient peine à cacher leur indignation et leur
 chagrin. Le bas peuple ne vit, dans le *Te Deum*
 qui fut chanté ce jour-là pour la paix et le con-
 cordat, qu'un aliment de plus, offert à sa curio-
 sité. Mais, dans la classe moyenne, un grand nom-
 bre de personnes pieuses, qui avaient vivement
 regretté la suppression des pratiques de dévotion
 dans lesquelles elles avaient été élevées, se trou-
 vèrent heureuses du retour à l'ancien culte. D'ail-
 leurs, il n'y avait alors aucun symptôme de super-
 stition ou de rigorisme capable d'effrayer les en-
 nemis de l'intolérance. Le clergé avait grand soin
 de ne pas se montrer trop exigeant ; il demandait
 fort peu, ne damnait personne, et le représentant
 du saint-père, le cardinal-légat, plaisait à tout le
 monde, excepté peut-être à quelques vieux prê-
 tres chagrins, par son indulgence, la grâce mon-
 daine de ses manières, et le laissez-aller de sa con-

duite. Ce prélat était tout-à-fait d'accord avec le premier consul, qui aimait beaucoup sa conversation.

Il est certain aussi que, à part tout sentiment religieux, la fidélité du peuple à ses anciennes habitudes lui faisait retrouver avec plaisir le repos et la célébration du dimanche. Le calendrier républicain était sans doute sagement supprimé; mais on l'avait tout d'abord frappé de ridicule, en remplaçant la légende des saints de l'ancien calendrier par les jours de l'âne, du porc, du navet, de l'oignon, etc... De plus, s'il était habilement calculé, il n'était pas du tout commodément divisé, et je me rappelle à ce sujet le mot d'un homme de beaucoup d'esprit, et qui, malgré la désapprobation que renfermaient ses paroles, aurait pourtant désiré l'établissement du système républicain partout ailleurs que dans l'almanach. Lorsque fut publié le décret de la Convention qui ordonnait l'adoption du calendrier républicain : — *Ils ont beau faire, dit M***, ils ont affaire à deux ennemis qui ne céderont pas : la barbe et la chemise blanche.* Le fait est qu'il y avait, pour la classe ouvrière; et pour toutes les classes occupées d'un travail pénible, trop d'intervalle d'un *décadi* à l'autre. Je ne sais si c'était l'effet d'une routine enracinée; mais le peuple, habitué

à travailler six jours de suite, et à se reposer le septième, trouvait trop longues neuf journées de travail consécutives. Aussi, la suppression des *décadis* fut-elle universellement approuvée. L'arrêté qui fixa au dimanche les publications de mariage ne le fut pas autant, quelques personnes craignant de voir renaître les anciennes prétentions du clergé sur l'état civil.

Peu de jours après le rétablissement solennel du culte catholique, je vis arriver aux Tuileries un officier-général qui aurait peut-être autant aimé l'établissement de la religion de Mahomet, et le changement de Notre-Dame en mosquée. C'était le dernier général en chef de l'armée d'Egypte, lequel s'était, dit-on, fait musulman au Caire, le ci-devant baron de Menou. Malgré le dernier échec que les Anglais lui avaient tout récemment fait essuyer en Egypte, le général *Abdallah* Menou fut bien reçu du premier consul, qui le nomma bientôt après gouverneur-général du Piémont. Le général Menou était d'une bravoure à toute épreuve, et il avait montré le plus grand courage même ailleurs que sur les champs de bataille, et au milieu des circonstances les plus difficiles. Après la journée du 10 août, bien qu'appartenant au parti républicain, on l'avait vu suivre Louis XVI à l'assemblée, et il avait été dénoncé comme roya-

liste par les jacobins. En 1795, le faubourg Saint-Antoine s'étant levé en masse, et avancé contre la Convention, le général Menou avait cerné et désarmé les séditeux; mais il avait résisté aux ordres atroces des commissaires de la Convention; qui voulaient que le faubourg entier fût incendié, pour punir les habitans de leurs continuelles insurrections. Quelque temps après, ayant encore refusé aux conventionnels de mitrailler les sections de Paris, il avait été traduit devant une commission qui n'aurait pas manqué de faire tomber sa tête, si le général Bonaparte, qui l'avait remplacé dans le commandement de l'armée de l'intérieur, n'eût pas usé de tout son crédit pour lui sauver la vie. Des actes simultipliés de courage et de générosité suffisent bien, et au delà, pour faire pardonner à ce brave officier l'orgueil, d'ailleurs fort légitime, avec lequel il se vantait d'avoir armé les gardes nationales, et fait substituer au drapeau blanc, le drapeau tricolore, qu'il appelait *mon pavillon*. Du gouvernement du Piémont, il passa à celui de Venise, et mourut, en 1810, d'amour, malgré ses soixante ans, pour une actrice qu'il avait suivie de Venise à Reggio.

L'institution de l'ordre de la Légion-d'Honneur précéda de peu de jours la proclamation du consulat à vie. Cette proclamation donna lieu à une fête

qui fut célébrée le 15 août. C'était le jour anniversaire de la naissance du premier consul, et l'on profita de l'occasion pour fêter, pour la première fois, cet anniversaire. Ce jour-là le premier consul prit ses trente-trois ans.

Au mois d'octobre suivant, je suivis le premier consul dans son voyage en Normandie. Nous nous arrêtâmes à Ivry, dont le premier consul visita le champ de bataille. Il dit, en y arrivant: « *Honneur à la mémoire du meilleur Français qui se soit assis sur le trône de France!* » Et il ordonna le rétablissement de la colonne qu'on avait érigée en souvenir de la victoire remportée par Henri IV.

Le lecteur me saura peut-être gré de rapporter ici les inscriptions qui furent gravées sur les quatre faces de la pyramide.

Première inscription.

Napoléon Bonaparte, premier consul, à la mémoire de Henri IV, victorieux des ennemis de l'État, aux champs d'Ivry, le 14 mars 1590.

Deuxième inscription.

Les grands hommes aiment la gloire de ceux qui leur ressemblent.

Troisième inscription.

L'an XI de la République française, le 7 brumaire, Napoléon Bonaparte, premier consul, après avoir parcouru cette plaine, a ordonné la réédification du monument destiné à consacrer le souvenir de Henri IV et de la victoire d'Ivry.

Quatrième inscription.

Les malheurs éprouvés par la France, à l'époque de la bataille d'Ivry, étaient le résultat de l'appel fait par les différens partis français aux nations espagnole et anglaise. Toute famille, tout parti qui appelle les puissances étrangères à son secours, a mérité et méritera, dans la postérité la plus reculée, la malédiction du peuple français.

Toutes ces inscriptions ont été effacées et remplacées par celle-ci : *C'est ici le lieu de l'ente où se tint Henri IV, le jour de la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.*

M. Lédier, maire d'Ivry, accompagnait le premier consul dans cette excursion. Le premier consul causa long-temps avec lui et en parut très-satisfait. Le maire d'Évreux ne lui donna pas une aussi bonne idée de ses moyens; aussi l'interrompit-il brusquement au milieu d'une espèce de com-

pliment que ce digne magistrat essayait de lui faire, en lui demandant s'il connaissait son confrère le maire d'Ivry. « Non, général, répondit le maire. — Eh bien, tant pis pour vous, je vous engage à faire sa connaissance. »

Ce fut aussi à Évreux qu'un administrateur, d'un grade élevé, eut l'avantage d'amuser madame Bonaparte et sa suite par une naïveté que le premier consul tout seul ne trouva point divertissante, parce qu'il n'aimait pas de telles naïvetés venant d'un homme en place. M. de Ch..... faisait à l'épouse du premier consul les honneurs du chef-lieu, et il y mettait, malgré son âge, beaucoup d'empressement et d'activité. Madame Bonaparte, entre autres questions que lui dictait sa bienveillance et sa grâce accoutumées, lui demanda s'il était marié, et s'il avait de la famille. — Oh! Madame, je le crois bien, répondit M. de Ch..... avec un sourire et en s'inclinant; j'ai cinq-z-enfans. — Ah! mon Dieu! s'écria madame Bonaparte, quel régiment! c'est extraordinaire. Comment, Monsieur, *seize enfans?* — Oui, Madame, cinq-z-enfans, cinq-z-enfans, » répéta l'administrateur qui ne voyait là rien de bien merveilleux, et qui ne s'étonnait que de l'étonnement manifesté par madame Bonaparte. A la fin, quelqu'un expliqua à celle-ci l'erreur que lui faisait commettre *la liai-*

son dangereuse de M. de Ch....., et ajouta le plus sérieusement qu'il put : « Daignez, Madame, excuser M. de Ch.....; la révolution a interrompu le cours de ses études. » Il avait plus de soixante ans.

D'Évreux nous partîmes pour Rouen, où nous arrivâmes sur les trois heures après midi. M. Chaptal, ministre de l'intérieur, M. Beugnot, préfet du département, et M. Cambacérés, archevêque de Rouen, vinrent à la rencontre du premier consul jusqu'à un certaine distance de la ville. Le maire, M. Fontenay, l'attendait aux portes, dont il lui présenta les clefs. Le premier consul les tint quelque temps dans ses mains, et les rendit ensuite au maire, en disant assez haut pour être entendu par la foule qui entourait sa voiture : « Citoyens, je ne puis mieux confier les clefs de la » ville qu'au digne magistrat qui jouit, à tant de » titres, de ma confiance et de la vôtre. » Il fit monter M. Fontenay dans sa voiture, en exprimant *qu'il voulait honorer Rouen dans la personne de son maire.*

Madame Bonaparte était dans la voiture de son mari; le général Moncey, inspecteur-général de la gendarmerie, était à cheval à la portière de droite. Dans la seconde voiture étaient le général Soult et deux aides-de-camp; dans une troisième

le général Bessières et M. de Luçay; dans une quatrième le général Lauriston. Venaient ensuite les voitures de service. Nous étions, Hambard, Hébert et moi, dans la première.

J'essayerais vainement de donner une idée de l'enthousiasme des Rouennais à l'arrivée du premier consul. Les forts de la halle et les bateliers en grand costume nous attendaient en dehors de la ville; et quand la voiture qui renfermait les deux augustes personnages fut à leur portée, ces braves gens se mirent en file deux à deux, et précédèrent ainsi la voiture jusqu'à l'hôtel de la préfecture, où le premier consul descendit.

Le préfet et le maire de Rouen, l'archevêque et le général commandant la division, dînèrent avec le premier consul, qui fut de la plus aimable gaîté pendant le repas, et mit beaucoup de sollicitude à s'informer de la situation des manufactures, des découvertes nouvelles dans l'art de fabriquer, enfin de tout ce qui pouvait se rapporter à la prospérité de cette ville essentiellement industrielle.

Le soir, et presque toute la nuit, une foule immense entourait l'hôtel, et remplissait les jardins de la préfecture, qui étaient illuminés et ornés de transparens allégoriques à la louange du premier consul. Chaque fois qu'il se montrait sur la terrasse du jardin, l'air retentissait d'applaudissemens